CAIRN.INFO

Histoire de la pensée économique 2009

Chapitre d'ouvrage

Chapitre 8 - Marx et les marxismes

Par Gérard Marie Henry

Pages 123 à 138

Économie du travail

> « Marx et Engels ont été les premiers à montrer que la classe ouvrière et ses revendications sont un produit nécessaire du régime économique actuel qui crée et organise inéluctablement le prolétariat en même temps que la bourgeoisie ; ils ont montré que ce ne sont pas les tentatives bien intentionnées d'hommes au cœur généreux qui délivreront l'humanité des maux qui l'accablent aujourd'hui, mais la lutte de classe du prolétariat organisé. Marx et Engels ont été les premiers à expliquer, dans leurs œuvres scientifiques, que le socialisme n'est pas une chimère, mais le but final et le résultat nécessaire du développement des forces productives de la société actuelle. » [1]

Il est bien difficile de situer la place de Marx (et Engels) dans l'histoire de la pensée économique. De l'avis de nombreux économistes, « du point de vue de la théorie économique, on peut considérer Marx comme un post-ricardien mineur », comme l'affirme Paul Samuelson [2]

Mais, à la différence des expériences communistes de Charles Fourier et Robert Owen qui n'ont concerné tout au plus que quelques milliers de personnes pour la plupart volontaires, plus d'un milliard d'êtres humains se sont battus pour survivre

bb.pages.article.menu.tree

il a exercé, à l'instar de Darwin et de Freud, un impact intellectuel extraordinaire tout au long du XX^{e} siècle.

Qui étaient Karl Marx et Friedrich Engels ?

Marx, docteur en philosophie, journaliste

Marx est né en 1818 dans une famille bourgeoise de Trèves *(Trier)*, ville du royaume de Prusse qui est considérée comme la plus ancienne ville allemande. Son père, né Herschel Mordechai, est un avocat renommé descendant d'une longue lignée de rabbins, qui s'est converti en 1816 à la religion chrétienne luthérienne et a changé de patronyme. Marx reçoit de son père une éducation rationaliste assez semblable dans son contenu à celle de John Stuart Mill, puis, comme tous les enfants de familles aisées, il entre à treize ans au lycée de Trèves. À dix-sept ans, il s'inscrit comme étudiant en droit à l'université de Bonn et, grâce à l'argent de poche que lui octroie généreusement son père, il devient président d'une association d'étudiants fêtards. L'année suivante, son père l'oblige à s'inscrire à l'université Friedrich-Wilhelms de Berlin qui a une réputation académique beaucoup plus sérieuse et où enseigne Johann Ludwig, Baron von Westphalen, son futur beau-père. Malgré les objurgations parentales (les lettres que Marx père envoie à son fils Karl sont particulièrement sévères : « Un barbare malpropre, une personne anti-sociale, un fils indigne, un frère indifférent, un amoureux égoïste, un étudiant irresponsable, un dépensier à outrance », telle est la description de Marx faite par son père [3], Marx continue à préférer les tavernes aux bancs de l'université ; il écrit de nombreux poèmes et il rejoint les « jeunes hégéliens », ou « hégéliens de gauche ».

Georg Hegel et les hégeliens

Les « jeunes hégéliens » sont un petit groupe de professeurs et d'étudiants berlinois à la pointe du combat contre l'absolutisme du roi de Prusse, contre la censure et les tracasseries policières, et qui propagent des idées anti-religieuses

bb.pages.article.menu.tree

mis en place un important corps de fonctionnaires, de bonnes universités et que l'industrialisation progresse tout comme le niveau d'emploi. ■

Le père de Marx meurt en 1838 et Marx juge prudent de terminer ses études. En 1841, il soutient, à l'université de Jena, pratiquement par correspondance, une thèse de doctorat de philosophie intitulée « La différence entre la philosophie de la nature de Démocrite et d'Épicure ». L'université de Jena est, à l'époque, une université politiquement « radicale » où viennent s'inscrire les thésards « hétérodoxes ».

Comme il semble exclu que Marx soit recruté par le système universitaire allemand, le jeune docteur s'oriente tout naturellement vers le journalisme d'opinion. En janvier 1842, un nouveau quotidien *Rheinische Zeitung* est lancé à Cologne par des représentants de la bourgeoisie libérale locale, quelques écrivains aux idées avancées auxquels se joignent de jeunes hégéliens. L'orientation éditoriale de la *Gazette rhénane* est semblable à celle de plusieurs journaux d'opposition qui sont régulièrement interdits par les autorités prussiennes. Il s'agit de critiquer la censure, l'autoritarisme et la religion, ce dernier thème, cher aux « jeunes hégéliens », étant celui que les censeurs apprécient le moins. Marx publie son premier article sur la liberté de la presse en mai 1842 et il devient rédacteur en chef de la *Gazette* en octobre de la même année. Fin mars 1843, les autorités décident d'interdire le journal à la suite de l'insertion d'un projet de loi sur le divorce qu'accompagnent des commentaires irrespectueux à l'égard du roi de Prusse.

Engels, employé dans l'entreprise familiale et journaliste, définit les grandes lignes du discours politique marxiste

Engels est né en 1820 dans une famille de riches entrepreneurs qui possèdent depuis trois générations une usine textile à Barmen en Allemagne et qui ont une *joint-venture,* Ermen and Engels, créée en 1838 à Manchester en Grande-Bretagne (l'entreprise existe toujours à l'intérieur du groupe Coats PLC). Engels arrête ses

bb.pages.article.menu.tree

reste deux ans avant de revenir en Allemagne et de reprendre ses activités journalistiques et radicales.

En octobre 1843, Marx est à Paris où il lance une nouvelle revue : les *Annales franco-allemandes (Deutsch-Französiche Jahrbücher)*, revue à laquelle collabore Friedrich Engels. Il n'y aura qu'un seul numéro des *Annales,* mais il contient l'essentiel de la doctrine ultérieurement appelée « marxisme » : « Les grandes lignes d'une critique de l'économie politique », un texte d'Engels qui fait découvrir à Marx le philosophe [4], le champ révolutionnaire de la critique de l'économie politique d'Adam Smith, de David Ricardo , et de tous les économistes favorables au libre-échange.

Dans sa polémique contre la « science de l'enrichissement », Engels explique que :

Le libre-échange est immoral

« L'économie politique moderne – le système de libre-échange basé sur *La Richesse des Nations* d'Adam Smith – a transformé l'humanité en une horde de bêtes voraces. (…) Le dernier vestige des intérêts communs, la communauté des biens au sein de la famille, est attaqué par le *factory system* et est en train de se dissoudre. »

Il faut donc, soit restaurer le système mercantiliste, soit supprimer la propriété privée

« L'économie politique libérale moderne n'arrive pas à comprendre pourquoi Friedrich List cherche à restaurer le système mercantiliste, alors que c'est très simple (…) le libre-échange ne peut changer que par la restauration des monopoles ou par l'abolition de la propriété privée. »

La propriété privée sépare le travail et le capital

« La séparation entre le capital et le travail qui résulte de la propriété privée n'est rien d'autre que la dichotomie interne du travail en travail vivant et "travail

bb.pages.article.menu.tree

« L'immoralité du prêt à intérêt, de recevoir sans travailler, simplement pour avoir fait un prêt, est absolument évidente, et cela a depuis longtemps été reconnu par la sagesse populaire, qui a généralement raison en la matière. »

L'abolition de la propriété privée permet de réunir le travail et le capital

« Si nous abolissons la propriété privée, toutes ces divisions non naturelles disparaissent ; la différence entre intérêt et profit disparaît ; le capital n'est rien sans le travail ; la signification du profit se réduit au poids que le capital représente dans la détermination des coûts de production, et le profit reste donc inhérent au capital, de la même manière que le capital retrouve son unité originelle avec le travail. »

Les crises capitalistes peuvent être surmontées grâce à la planification

« Nous avons en moyenne une crise tous les cinq à sept ans. Si les producteurs savaient combien les consommateurs vont demander, s'ils étaient capables d'organiser la production et de se la partager, alors les fluctuations de la concurrence et la tendance de la concurrence à aboutir à une crise seraient impossibles. Il suffit d'organiser consciemment la production comme des êtres humains et non comme des atomes dispersés inconscients de l'existence des autres pour surmonter toutes ces antithèses artificielles. Mais tant que la production sera organisée à la manière inconsciente actuelle, les crises continueront à survenir ; chaque crise sera plus universelle et donc pire que la précédente ; chaque crise appauvrira de plus en plus de petits capitalistes et augmentera la proportion de ceux qui appartiennent à la classe des travailleurs, et donc la masse de travail à employer, ce qui en définitive provoquera une révolution sociale telle que nos économistes sont incapables de l'imaginer. »

L'homme n'est qu'une marchandise soumise aux lois du marché

bb.pages.article.menu.tree

dégradation de l'humanité par l'abolition de la propriété privée, de la concurrence et de la lutte entre le travail, la propriété foncière et le capital. » [5]

Marx et Engels agitateurs révolutionnaires

Installé à Paris, Marx écrit des articles sur Hegel et la « question juive » pour *Vorwärts* un journal radical allemand publié à Paris par un groupuscule extrémiste baptisé la *Ligue des Justes*. Expulsé de France pour avoir approuvé la tentative d'assassinat du roi de Prusse, Marx se fixe à Bruxelles où le rejoint sa femme, Jenny von Westphalen, et il continue à se consacrer à des écrits philosophiques que les éditeurs refusent de publier. De son côté, Engels publie à Leipzig un ouvrage qui attire l'attention. *La condition de la classe ouvrière en Angleterre en 1844* est le résultat du séjour de deux ans d'Engels à Manchester dans l'entreprise Ermen et Engels.

> « Ce n'est pas seulement une connaissance *abstraite* de mon sujet qui m'importait, je voulais vous voir dans vos demeures, vous observer dans votre existence quotidienne, parler avec vous de vos conditions de vie et de vos souffrances, être témoin de vos luttes contre le pouvoir social et politique de vos oppresseurs. Voici comment j'ai procédé : j'ai renoncé à la société et aux banquets, au porto et au champagne de la bourgeoisie, et j'ai consacré mes heures de loisir presque exclusivement à la fréquentation de simples *ouvriers* ; je suis à la fois heureux et fier d'avoir agi de la sorte. »

Sous l'impulsion de Marx qui en a pris le contrôle, la *Ligue des Justes* devient la *Ligue des communistes*. En 1847, Marx et Engels font un séjour à Londres où ils entrent en contact avec l'*Association ouvrière des émigrés allemands* qu'ils font adhérer à cette *Ligue des communistes* que vient de fonder Marx et dont le rayonnement est encore bien faible.

Marx se fait élire comme délégué de Bruxelles et Engels comme délégué de Paris. C'est à l'intention de cette *Ligue* que Marx et Engels rédigent le *Manifeste*

bb.pages.article.menu.tree

Le Manifeste du Parti communiste

Le Manifeste reprend les idées maîtresses de l'article d'Engels, « Les grandes lignes d'une critique de l'économie politique », et il y ajoute une description assez précise de ce que sera la révolution bolchevique près de 70 ans plus tard :

Le rôle révolutionnaire de la bourgeoisie

« La bourgeoisie ne peut exister sans révolutionner constamment les instruments de production, ce qui veut dire les rapports de production, c'est-à-dire l'ensemble des rapports sociaux. Le maintien sans changement de l'ancien mode de production était, au contraire, pour toutes les classes industrielles antérieures, la condition première de leur existence. Ce bouleversement continuel de la production, ce constant ébranlement de tout le système social, cette agitation et cette insécurité perpétuelles distinguent l'époque bourgeoise de toutes les précédentes. »

Les crises capitalistes dues à la surproduction

« Depuis des dizaines d'années, l'histoire de l'industrie et du commerce n'est autre chose que l'histoire de la révolte des forces productives modernes contre les rapports modernes de production, contre le régime de propriété, qui conditionnent l'existence de la bourgeoisie et sa domination. Il suffit de mentionner les crises commerciales qui, par leur retour périodique, menacent de plus en plus l'existence de la société bourgeoise. Chaque crise détruit régulièrement non seulement une masse de produits déjà créés, mais encore une grande partie des forces productives déjà existantes elles-mêmes. Une épidémie qui, à toute autre époque, eût semblé une absurdité, s'abat sur la société – l'épidémie de la surproduction. La société se trouve subitement ramenée à un état de barbarie momentanée ; on dirait qu'une famine, une guerre d'extermination lui ont coupé tous ses moyens de subsistance ; l'industrie et le commerce semblent anéantis. »

bb.pages.article.menu.tree

détruisant par la violence une masse de forces productives ; de l'autre, en conquérant de nouveaux marchés et en exploitant plus à fond les anciens. À quoi cela aboutit-il ? À préparer des crises plus générales et plus formidables et à diminuer les moyens de les prévenir. »

La thèse de la paupérisation des travailleurs

« L'ouvrier moderne, loin de s'élever avec le progrès de l'industrie, descend toujours plus bas, au-dessous même des conditions de vie de sa propre classe. Le travailleur devient un pauvre, et le paupérisme s'accroît plus rapidement encore que la population et la richesse. Il est donc manifeste que la bourgeoisie est incapable de remplir plus longtemps son rôle de classe dirigeante et d'imposer à la société, comme loi régulatrice, les conditions d'existence de sa classe. Elle ne peut plus régner, parce qu'elle est incapable d'assurer l'existence de son esclave dans le cadre de son esclavage, parce qu'elle est obligée de le laisser déchoir au point de devoir le nourrir au lieu de se faire nourrir par lui. La société ne peut plus vivre sous sa domination, ce qui revient à dire que l'existence de la bourgeoisie n'est plus compatible avec celle de la société. »

La centralisation nécessaire de l'économie

« Le prolétariat se servira de sa suprématie politique pour arracher petit à petit tout le capital à la bourgeoisie, pour centraliser tous les instruments de production entre les mains de l'État, c'est-à-dire du prolétariat organisé en classe dominante, et pour augmenter au plus vite la quantité des forces productives. »

Le programme économique du Manifeste est radical

« Expropriation de la propriété foncière et affectation de la rente foncière aux dépenses de l'État. Abolition de l'héritage. Centralisation du crédit entre les mains de l'État, au moyen d'une banque nationale, dont le capital appartiendra à l'État et qui jouira d'un monopole exclusif. Centralisation entre les mains de l'État de tous

bb.pages.article.menu.tree

« Cela ne pourra naturellement se faire, au début, que par une violation despotique du droit de propriété et du régime bourgeois de production, c'est-à-dire par des mesures qui, économiquement, paraissent insuffisantes et insoutenables, mais qui, au cours du mouvement, se dépassent elles-mêmes et sont indispensables comme moyen de bouleverser le mode de production tout entier. »

La thèse de la disparition de l'État au profit des « individus associés »

« Les antagonismes de classes une fois disparus dans le cours du développement, toute la production étant concentrée dans les mains des individus associés, alors le pouvoir public perd son caractère politique. À la place de l'ancienne société bourgeoise, avec ses classes et ses antagonismes de classes, surgit une association où le libre développement de chacun est la condition du libre développement de tous. »

L'appel à la lutte finale

« Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! » Durant cette période de lancement du groupuscule révolutionnaire, Marx et Engels n'hésitent pas à faire l'apologie de la violence terroriste – « Loin de nous opposer aux soi-disant excès, aux cas de vengeance populaire contre des individus haïs ou des bâtiments publics, non seulement de tels cas doivent être tolérés, mais il faut prendre en main leur organisation » – et à souhaiter l'éclatement de guerres internationales comme moteur de la révolution – « La guerre universelle va éliminer les classes réactionnaires et les dynasties ».

Marx et Engels résident en Grande-Bretagne à partir de 1850

En février 1848 a lieu en France une révolution qui fait disparaître la monarchie et qui crée la Deuxième République. Le ferment révolutionnaire s'étend ensuite à d'autres pays de l'Europe continentale, l'Autriche, l'Allemagne et l'Italie, mais il ne

bb.pages.article.menu.tree

Engels et Marx lancent aussitôt un nouveau quotidien *Neue Rheinische Zeitung*, et, inspirés par l'exemple des Jacobins, ils organisent dans la ville un « Comité de Salut public » qui est interdit en juin 1849. Marx est expulsé d'Allemagne. Déchu de la citoyenneté prussienne, il se rend à Paris puis à Londres, alors qu'Engels rejoint le gouvernement révolutionnaire installé en Bavière et fait le coup de feu avec les insurgés. Après la déroute des quelques centaines de rebelles, Engels se réfugie en Suisse. En octobre 1849, il rejoint Gênes d'où il gagne par bateau la Grande-Bretagne où il s'installe définitivement.

En novembre 1850, dans l'impossibilité de gagner sa vie comme journaliste à Londres et désireux de soutenir financièrement Marx qui entend écrire un livre qui démontrera la nature réelle du capitalisme, et mettra l'accent sur les contradictions internes de ce système, Engels retourne dans l'entreprise familiale Ermen et Engels à Manchester, où il travaille pendant vingt ans, passant du statut modeste d'employé à celui de gérant-associé.

Pendant toute cette période, Marx travaille le manuscrit de ce qui doit être un ouvrage comportant six volumes. À Engels qui lui demande régulièrement si son travail avance, Marx répond en 1851 qu'il espère terminer « toute cette merde économique » dans cinq semaines. Le manuscrit du premier volume est en fait imprimé seize ans plus tard, seize années que Marx a passées pour l'essentiel entre son domicile et le *British Museum*. L'ouvrage est publié à Hambourg et il passe totalement inaperçu, à l'exception de la dizaine de notes de lecture qu'Engels, toujours efficace, fait insérer dans des journaux et des revues allemandes – Engels réussit également à ce qu'une traduction russe soit publiée dès 1872 et une traduction française en 1875. La traduction anglaise n'apparaît qu'en 1887. Le livre est si « long, verbeux, abstrait, ennuyeux et mal écrit » qu'un membre de l'Internationale qui en reçoit une copie s'exclame : « Je me sens comme quelqu'un auquel on offre un éléphant et qui ne sait pas ce qu'il faut en faire. » Il est toutefois possible d'extraire les morceaux suivants de cet « éléphant » de près de 2 500 pages.

bb.pages.article.menu.tree

L'objectif fondamental de Marx est d'expliquer, à la manière de l'école historique allemande, que le système capitaliste n'est qu'une période transitoire de l'histoire des sociétés humaines, « un mode historique de production », selon ses propres termes. Il lui faut également prouver de manière « scientifique » que « l'essence de ce mode de production » est l'exploitation des travailleurs par le capital, ce qu'ont déjà affirmé les « socialistes ricardiens ».

En dépit de ce manque d'originalité, Marx considère son ouvrage comme étant « certainement le plus redoutable missile qui ait été lancé à la tête de la bourgeoisie ». Soucieux de prouver qu'il a écrit un livre universitaire et non un pamphlet gauchiste, il précise dans la préface de la première édition allemande : « Je n'ai pas peint en rose le capitaliste et le propriétaire foncier. Mais il ne s'agit ici que des *personnes*, qu'autant qu'elles sont *la personnification de catégories économiques*, les *supports d'intérêts et de rapports de classes déterminés* ».

Le travail est source de valeur

Le livre commence par des généralités assez futiles sur la marchandise :

> « La marchandise et la monnaie (première section)
> La richesse des sociétés dans lesquelles règne le mode de production capitaliste s'annonce comme une "immense accumulation de marchandises". L'analyse de la marchandise, forme élémentaire de cette richesse, sera par conséquent le point de départ de nos recherches. (…) La marchandise est d'abord un objet extérieur, une chose qui par ses propriétés satisfait des besoins humains de n'importe quelle espèce. Que ces besoins aient pour origine l'estomac ou la fantaisie, leur nature ne change rien à l'affaire. Il ne s'agit pas non plus ici de savoir comment ces besoins sont satisfaits, soit immédiatement, si l'objet est un moyen de subsistance, soit par une voie détournée, si c'est un moyen de production. Chaque chose utile, comme le fer, le papier, etc., peut être considérée sous un double point de vue, celui de la qualité et celui de la quantité.

bb.pages.article.menu.tree

> « Le caractère fétiche de la marchandise et son secret
> L'économie politique classique n'a jamais réussi à déduire de son analyse de la marchandise, et spécialement de la valeur de cette marchandise, la forme sous laquelle elle devient valeur d'échange, et c'est là un de ses vices principaux. Le caractère mystique de la marchandise ne provient pas de sa valeur d'usage. (…) D'où provient donc le caractère énigmatique du produit du travail, dès qu'il revêt la forme d'une marchandise ? Évidemment de cette forme elle-même. (…) C'est ce qu'on peut nommer le fétichisme attaché aux produits du travail, dès qu'ils se présentent comme marchandises, fétichisme inséparable du mode de production [6]. La découverte scientifique faite plus tard que les produits du travail, en tant que valeurs, sont l'expression pure et simple du travail humain dépensé dans leur production marque une époque dans l'histoire du développement de l'humanité. » [7]

La valeur se trouve dans les « congélations homogènes du travail non différencié » [8]

La laborieuse démonstration de Marx est évidemment une comédie. La valeur qu'il obtient au final est celle-là même dont il est parti. À l'instar des « socialistes ricardiens », Marx « sait » que le travail est source de valeur, parce que le travail est au cœur des relations sociales telles qu'il les considère. À la question : comment mesurer la valeur, la bonne réponse marxiste est donc évidente, puisqu'une marchandise utile a de la valeur uniquement parce qu'elle contient du travail humain :

> « La détermination de la quantité de valeur par la durée de travail est donc un secret caché sous le mouvement apparent des valeurs des marchandises. En tant que valeurs toutes les marchandises ne sont que du travail humain cristallisé. » [9]

La valeur d'usage est néanmoins toujours présente en filigrane, car la « formule » ne

bb.pages.article.menu.tree

degré d'habileté et d'intensité considéré, sur le moment comme moyen », ce qui ne veut évidemment pas dire grand-chose lorsqu'il s'agit de quantifier. Bien évidemment, Marx cherche à éviter qu'on lui dise que plus les travailleurs sont paresseux, plus les marchandises qu'ils produisent prennent de valeur !

En dépit de ses particularités terminologiques, l'analyse de Marx diffère peu jusqu'ici de celle de Ricardo. Il évoque ensuite brièvement la théorie quantitative de la monnaie sous le titre aguicheur de *La métamorphose des marchandises* :

« L'échange de la marchandise implique donc les changements de forme que voici :

> *Marchandise-Argent-Marchandise M----------A----------M* [10]

Les deux mouvements inverses de la métamorphose d'une marchandise décrivent un cercle : forme marchandise, effacement de cette forme dans l'argent, retour à la forme marchandise [11]. Cette loi, que la quantité des moyens de circulation est déterminée par la somme des prix des marchandises circulantes et par la vitesse moyenne du cours de la monnaie, revient à ceci : étant donné et la somme de valeur des marchandises et la vitesse moyenne de leurs métamorphoses, la quantité du métal précieux en circulation dépend de sa propre valeur » [12].

La « plus-value », le travail mort et le travail vivant

L'économie de marché ne se résume évidemment pas à ce troc de marchandises, nous dit Marx. On peut acheter une marchandise pour la vendre, plus ou moins cher. Marx suppose, en première analyse, que cette opération est toujours profitable et qu'apparaît ainsi un surplus (une plus-value dans la traduction française du jargon marxiste). C'est la transformation de l'argent en capital qui permet d'obtenir ce surplus :

> « La transformation de l'argent en capital (deuxième section)
> L'argent en tant qu'argent et l'argent en tant que capital ne se distinguent de prime abord que par leurs différentes formes de circulation. La forme

bb.pages.article.menu.tree

> l'argent en marchandise et retransformation de la marchandise en argent, *acheter pour vendre.* » [13]

Il reste à expliquer d'où vient ce surplus, puisque sur le marché ne sont échangés que des équivalents mesurés par le « travail humain cristallisé ». L'échange ne peut pas être à l'origine de ce bénéfice, puisque les marchandises « socialement nécessaires » sont échangées à des prix déterminés par la quantité de travail. La solution de Marx est astucieuse mais prévisible : une seule marchandise est capable de « créer de la valeur », c'est « la force de travail », le travail vivant. Le « travail mort », le capital, ne fait quant à lui que « transmettre sa valeur » par métempsychose, comme une âme qui passerait d'un corps à l'autre !

> « La production de plus-value absolue (troisième section)
> Il nous faut maintenant examiner de plus près la force de travail. Cette marchandise, de même que tout autre, possède une valeur. Comment la détermine-t-on ? Par le temps de travail nécessaire à se production [14].
> Le capitaliste, en transformant l'argent en marchandises qui servent d'éléments matériels d'un nouveau produit, en leur incorporant ensuite la force de travail vivant, transforme la valeur – du travail passé, mort, devenu chose – en capital, en valeur grosse de valeur, monstre animé qui se met à travailler comme s'il avait le diable au corps. La production de plus-value n'est donc autre chose que la production de valeur prolongée au-delà d'un certain point [15]. Les moyens de production ne transmettent de valeur au nouveau produit qu'autant qu'ils en perdent sous leurs anciennes formes d'utilité. (…) Pendant que le travail productif transforme les moyens de production en éléments formateurs d'un nouveau produit, leur valeur est sujette à une espèce de métempsychose. Elle va du corps consommé au corps nouvellement formé. Mais cette transmigration s'effectue à l'insu du travail réel. (…) La force de travail en activité, le travail vivant, a donc la propriété de conserver de la valeur en ajoutant de la valeur ; c'est là un don naturel qui ne coûte rien au travailleur, mais qui rapporte

bb.pages.article.menu.tree

Puisque la force de travail est une marchandise, produite et vendue sur le marché comme toutes les autres marchandises, sa valeur est déterminée par le temps de travail « socialement nécessaire » pour sa reproduction. Comme seul le travail crée de la valeur, le travailleur devrait avoir droit au produit total de son travail. Mais il ne reçoit en réalité que la valeur de sa force de travail, la fraction nécessaire à sa subsistance et sa reproduction. Le reste, ce que Marx appelle la plus-value, correspond aux profits, intérêts et fermages. Cette plus-value est d'autant plus importante que le « surtravail » – cette fraction de la journée de travail pendant laquelle l'ouvrier travaille uniquement pour le capitaliste au-delà de la période requise pour produire les moyens de subsistance dont il a besoin – est important :

> « Dans le cours de la production, la partie du capital qui se transforme en moyens de production, c'est-à-dire en matières premières, matières auxiliaires et instruments de travail, ne modifie donc pas la grandeur de sa valeur. C'est pourquoi nous la nommons partie constante du capital, ou plus brièvement : *capital constant*. La partie du capital transformée en force de travail change, au contraire, de valeur dans le cours de la production. Elle reproduit son propre équivalent et de plus un excédent, une plus-value qui peut elle-même varier et être plus ou moins grande. Cette partie du capital se transforme sans cesse de grandeur constante en grandeur variable. C'est pourquoi nous la nommons partie variable du capital, ou plus brièvement : *capital variable* [17]. La plus-value est au capital variable ce qu'est le surtravail au travail nécessaire, ou le taux de la plus value *p/v* = surtravail/travail nécessaire » [18].

La durée de travail nécessaire et la durée de « surtravail » constituent, on l'a compris, la journée de travail totale. Plus longue est cette journée, plus est importante la « plus-value » du capitaliste. Lorsque le capitaliste est contrecarré dans ses efforts pour augmenter la durée de la journée de travail, que ce soit par la législation ou par la résistance ouvrière, il cherche à réaliser une « plus-value relative », ce qu'il obtient en réduisant la durée de travail « socialement nécessaire »

bb.pages.article.menu.tree

qu'à réduire le temps de travail nécessaire, par diminution du prix de la nourriture, et ce qui conduit à augmenter automatiquement le « surtravail » qui profite aux capitalistes.

Marx et Engels, des vies révolutionnaires bien organisées

En dépit de l'opposition de leurs deux familles, Marx épouse en 1843, après de très longues fiançailles, Jenny von Westphalen, fille du Baron Johann Ludwig von Westphalen, riche aristocrate qui représente le gouvernement prussien dans le conseil municipal de Trèves. Les époux Marx vivent ensemble jusqu'à la mort de Jenny en 1881. Ils ont six enfants nés vivants dont trois atteignent l'âge adulte (deux des filles Marx se suicident).

Les présentations hagiographiques soulignent toujours les conditions précaires dans lesquelles vit la famille Marx lors de son long séjour londonien et il est certain que les premières années sont très difficiles dans l'appartement sordide de trois pièces à Soho (si l'on en croit les rapports des espions de la police prussienne que dirige le demi-frère de Jenny !). Mais lorsqu'on additionne les dons provenant de la mère de Jenny et de Engels, ainsi que le paiement des articles du *New York Tribune*, les Marx disposent en fait du revenu d'une famille de la classe moyenne, c'est-à-dire environ trois fois le revenu d'un travailleur non qualifié de l'époque. Le couple bénéficie également des services gratuits de Helen Demuth que Jenny avait comme servante dans sa noble famille, qui rejoint les Marx après leur mariage et à laquelle Marx fait un enfant. Les Marx vivent financièrement au jour le jour, sans cesse obligés de retarder le paiement de leurs factures, mais ils consacrent une partie significative de leurs « revenus » à des luxes « bourgeois », comme le piano et les leçons de danse pour les enfants, car Marx considère qu'il s'agit de nécessités pour sa famille eu égard à leur niveau social et aux pratiques de l'époque.

Les choses s'arrangent à partir de 1856. L'héritage provenant d'un des oncles de

bb.pages.article.menu.tree

des réceptions pour ses filles qui fréquentent une école privée. Marx, docteur en philosophie, commence même à jouer en bourse, il fréquente régulièrement la station balnéaire de Margate et lorsqu'il est malade, il part en cure à l'île de Wight ou à Karlsbad (Karlovy Vary) en Bohême. Marx, apatride car il a abandonné la citoyenneté prussienne et que sa demande d'adoption de la citoyenneté anglaise a été refusée en 1874, peut néanmoins voyager sans difficulté et à plusieurs reprises en Europe continentale. Vers la fin de sa vie, en 1882, il s'offre même un grand tour, se rendant successivement à Alger, à Monte-Carlo, à Lausanne et enfin à Argenteuil où réside sa fille aînée, avant de revenir à Londres où il meurt dans son fauteuil en mars 1883, ce voyage ayant sans doute démontré, selon ses termes, le « caractère international de la domination de classe » et prouvé que le capitalisme « fondé sur l'asservissement du travail » est une « civilisation scélérate ».

Onze personnes seulement assistent aux obsèques de Karl Marx, mais, depuis 1954, sa tombe dans le cimetière de High Gate est ornée de son buste qui couronne un monument « réaliste socialiste » offert par le parti communiste anglais.

De son côté, Friedrich Engels, qui pique de l'argent, pour la bonne cause, dans la caisse de Ermen et Engels, est un grand sportif qui pratique l'équitation, la natation et l'escrime. Par son costume, ses manières et son train de vie, il fait partie de la *gentry* dont il souhaite ardemment la disparition et avec laquelle il pratique pourtant la chasse à courre. Il a deux vies distinctes et deux domiciles, l'un digne d'un membre actif de la bourse locale, l'autre où il vit sous un pseudonyme avec sa compagne irlandaise Mary Burns qui, selon ses termes, « vient vraiment du prolétariat irlandais et son sentiment passionné pour sa classe vaut largement plus pour moi que l'élégance raffinée de ces filles bourgeoises "éduquées" et "sensitives" ».

En 1864, peu après la mort de Mary, Engels devient gérant-associé – propriétaire d'une part sociale – dans l'entreprise Ermen et Engels, et c'est

bb.pages.article.menu.tree

Londres à proximité du domicile de Marx qu'il peut ainsi voir tous les jours. Ami généreux et hôte charmant, Engels, qui aime bien s'amuser, passe les vingt-cinq dernières années de sa vie dans la capitale anglaise, appréciant la bonne chère, les bons vins et la bonne compagnie. Engels est également un boursicoteur avisé qui lit *The Economist*, mais lorsque les directeurs de l'hebdomadaire socialiste allemand publié à Zurich, *Der Sozialdemokrat,* lui demandent de les conseiller pour introduire une page financière dans le journal, il leur répond : « Moi aussi, j'ai des actions et j'achète et je vends régulièrement. Mais je ne suis pas débile au point de regarder dans la presse socialiste pour avoir des conseils. J'y perdrais ma culotte et ce serait bien fait pour moi ! ». Engels est également un travailleur fort discipliné qui entretient une copieuse correspondance avec les dirigeants des mouvements radicaux de toute l'Europe et écrit beaucoup pour diffuser les idées marxistes. Après la mort de Marx en 1883, Engels organise les notes et les manuscrits de ce dernier, et c'est lui qui publie les volumes II et III du *Capital* en 1885 et 1894. Il meurt en 1895 et, selon ses dernières volontés, ses cendres sont dispersées sur la plage de Eastbourne, sa station balnéaire préférée.

Le machinisme engendre « l'armée industrielle de réserve »

Les travailleurs ne sont apparemment pas perdants lorsque les produits sont meilleur marché puisqu'ils peuvent se payer autant de pain que précédemment, mais Marx explique, comme l'a fait Ricardo avant lui, que le machinisme crée fatalement une « armée industrielle de réserve » :

> « La production de plus-value relative (quatrième section)
> Je nomme *plus-value absolue* la plus-value produite par la simple prolongation de la journée de travail, et *plus-value relative* la plus-value qui provient au contraire de l'abréviation du temps de travail nécessaire et du changement

bb.pages.article.menu.tree

> rencontre une limite. Le travail dépensé dans leur production doit être moindre que le travail supplanté par leur usage [20]. Une phalange d'économistes bourgeois, James Mill, Mac Culloch, Torrens, Senior, J. St. Mill, etc., soutiennent qu'en déplaçant des ouvriers engagés, la machine dégage un capital destiné à les employer de nouveau à une autre occupation quelconque. (…) Les faits réels, travestis par l'optimiste économiste, les voici : les ouvriers que la machine remplace sont rejetés de l'atelier sur le marché du travail, où ils viennent augmenter les forces déjà disponibles pour l'exploitation capitaliste [21]. Nous avons vu que cette contradiction absolue entre les nécessités techniques de la grande industrie et les caractères sociaux qu'elle revêt sous le régime capitaliste, finit par détruire toutes les garanties de vie du travailleur. (…) Nous savons aussi que cet antagonisme fait naître la monstruosité d'une armée industrielle de réserve, tenue dans la misère, afin d'être toujours disponible pour la demande capitaliste [22]. Dans la sphère de l'agriculture, la grande industrie agit plus révolutionnairement que partout ailleurs en ce sens qu'elle fait disparaître le paysan, le rempart de l'ancienne société, et lui substitue le salarié [23].

La détermination sociale et historique du salaire

Marx doit toutefois expliquer comment se détermine le salaire, le prix de la force de travail, puisqu'il est évident que ce prix connaît d'importantes variations. En fait, dit Marx, comme tout autre prix, le salaire ne peut pas dépendre de l'offre et de la demande, parce qu'à l'équilibre « cesse l'effet de l'offre et de la demande » (sic) !

Le salaire est donc déterminé par le temps de travail socialement nécessaire qu'il faut consacrer à produire la force de travail, c'est-à-dire à produire les biens nécessaires à la subsistance du travailleur et de sa famille afin qu'il puisse, selon l'expression de Ricardo, « perpétuer sa race » :

> « Le salaire (sixième section)
> Ayant emprunté naïvement, sans aucune vérification préalable, à la vie ordinaire

bb.pages.article.menu.tree

> d'une certaine grandeur. Dès que l'offre et la demande se font équilibre, les variations de prix qu'elles avaient provoquées cessent, mais là cesse aussi tout l'effet de l'offre et de la demande. Dans leur état d'équilibre, le prix du travail ne dépend plus de leur action et doit donc être déterminé comme si elles n'existaient pas. Ce prix-là, ce centre de gravitation des prix de marché, se présenta ainsi comme le véritable objet de l'analyse scientifique [24]. La forme salaire, ou paiement direct du travail, fait donc disparaître toute trace de la division de la journée en travail nécessaire et surtravail, en travail payé et non payé, de sorte que tout le travail de l'ouvrier libre est censé être payé. » [25]

L'accumulation capitaliste conséquence de la concurrence

Le mode de production capitaliste est historiquement amené à disparaître, c'est un postulat, mais avant cette disparition finale et inéluctable, les capitalistes sont condamnés à se battre entre eux :

> « L'accumulation du capital (septième section) Le capitaliste n'a aucune valeur historique, aucun droit historique à la vie, aucune raison d'être sociale qu'autant qu'il fonctionne comme capital personnifié. Ce n'est qu'à ce titre que la nécessité transitoire de sa propre existence est impliquée dans la nécessité transitoire du mode de production capitaliste. (…) Le capitaliste n'est respectable qu'autant qu'il est le capital fait homme. (…) Le développement de la production capitaliste nécessite un agrandissement continu du capital placé dans une entreprise, et la concurrence impose les lois immanentes de la production capitaliste comme lois coercitives externes à chaque capitaliste individuel. Elle ne lui permet pas de conserver son capital sans l'accroître, et il ne peut continuer de l'accroître à moins d'une accumulation progressive. » [26]

Le « capital constant » se substitue au « capital variable »

bb.pages.article.menu.tree

> « Dans les progrès de l'accumulation, il n'y a donc pas seulement accroissement quantitatif et simultané des divers éléments réels du capital : le développement des puissances productives du travail social que ce progrès amène se manifeste encore par des changements qualitatifs, par des changements graduels dans la composition technique du capital, dont le facteur objectif gagne progressivement en grandeur proportionnelle par rapport au facteur subjectif, c'est-à-dire que la masse de l'outillage et des matériaux augmente de plus en plus en comparaison de la somme de force ouvrière nécessaire pour les mettre en œuvre. À mesure donc que l'accroissement du capital rend le travail plus productif, il en diminue la demande proportionnellement à sa propre grandeur. Ces changements dans la composition technique du capital se réfléchissent dans sa composition-valeur, dans l'accroissement progressif de sa partie constante aux dépens de sa partie variable. » [27]

On a le droit à nouveau à un passage sur la concurrence capitaliste qui élimine les petits producteurs et conduit à la concentration et à la centralisation des capitaux :

> « La guerre de la concurrence se fait à coups de bas prix. Le bon marché des produits dépend, *ceteris paribus*, de la productivité du travail, et celle-ci de l'échelle des entreprises. Les gros capitaux battent donc les petits. (…) Les petits capitaux affluent donc aux sphères de production dont la grande industrie ne s'est pas encore emparée, ou dont elle ne s'est emparée que d'une manière imparfaite. La concurrence y fait rage en raison directe du chiffre et en raison inverse de la grandeur des capitaux engagés. Elle se termine toujours par la ruine d'un bon nombre de petits capitalistes, dont les capitaux périssent en partie et passent en partie entre les mains du vainqueur. » [28]

Quel que soit le taux du salaire, la condition du travailleur empire

Marx revient ensuite aux conséquences inexorables des progrès techniques. Plus le

bb.pages.article.menu.tree

de la dernière exerce sur la première, force celle-ci à subir plus docilement les ordres du capital [29]. L'armée industrielle de réserve est d'autant plus nombreuse que la richesse sociale, le capital en fonction, l'étendue et l'énergie de son accroissement, donc aussi la masse absolue du prolétariat et la force productrice de son travail, sont plus considérables. (…) La grandeur relative de l'armée industrielle de réserve s'accroît donc en même temps que les ressorts de la richesse. Mais plus cette armée de réserve grossit, comparativement à l'armée active du travail, plus grossit la surpopulation consolidée, excédent de population, dont la misère est inversement proportionnelle aux tourments de son travail. Voilà la loi absolue, générale, de l'accumulation capitaliste. » [30]

Marx ajoute prudemment, pour ne pas être démenti par les faits têtus : « L'action de cette loi, comme toute autre, est naturellement modifiée par des circonstances particulières » !

Il évoque néanmoins ce que ses épigones appelleront « la paupérisation absolue » :

> « La loi qui toujours équilibre le progrès de l'accumulation et celui de la surpopulation relative rive le travailleur au capital plus solidement que les coins de Vulcain ne rivaient Prométhée à son rocher. C'est cette loi qui établit une corrélation fatale entre l'accumulation du capital et l'accumulation de la misère, de telle sorte qu'accumulation du capital à un pôle, c'est égal accumulation de pauvreté, de souffrance, d'ignorance, d'abrutissement, de dégradation morale, d'esclavage, au pôle opposé, du côté de la classe qui produit le capital même. Quel que soit le taux des salaires, haut ou bas, la condition du travailleur doit empirer à mesure que le capital s'accumule. » [31]

L'aggravation de l'exploitation et l'accroissement de la résistance des travailleurs

L'opposition entre la richesse des détenteurs des capitaux et la misère croissante des salariés doit fatalement devenir de plus en plus insupportable. Elle doit

bb.pages.article.menu.tree

> monopolisent tous les avantages de cette période d'évolution sociale, s'accroissent la misère, l'oppression, l'esclavage, la dégradation, l'exploitation, mais aussi la résistance de la classe ouvrière sans cesse grossissante et de plus en plus disciplinée, unie et organisée par le mécanisme même de la production capitaliste. Le monopole du capital devient une entrave pour le mode de production qui a grandi et prospéré avec lui et sous ses auspices. La socialisation du travail et la centralisation de ses ressorts matériels arrivent à un point où elles ne peuvent plus tenir dans leur enveloppe capitaliste. Cette enveloppe brise en éclats. L'heure de la propriété capitaliste a sonné. Les expropriateurs sont à leur tour expropriés. (…) Pour transformer la propriété privée et morcelée, objet du travail individuel, en propriété capitaliste, il a naturellement fallu plus de temps, d'efforts et de peines que n'en exigera la métamorphose en propriété sociale de la propriété capitaliste, qui de fait repose déjà sur un mode de production collectif. Là, il s'agissait de l'expropriation de la masse par quelques usurpateurs ; ici, il s'agit de l'expropriation de quelques usurpateurs par la masse. »

Le Capital. Livre deuxième : Le procès de circulation du capital

Le volume II du *Capital* est préparé par Friedrich Engels, d'après les notes de Karl Marx, et il est publié en 1893. Le livre contient trois parties consacrées respectivement aux métamorphoses du capital, à la rotation du capital et à la reproduction et la circulation du capital social.

Le Capital. Livre troisième : Le procès d'ensemble de la production capitaliste

Le « problème de la transformation » des valeurs en prix

bb.pages.article.menu.tree

proportions de « capital constant » (capital) et de « capital variable » (travail) sur la valeur.

D'après l'explication des prix marchands qui résulte de la théorie de la valeur-travail, la plus-value et, par conséquent, le profit doivent être plus élevés dans les secteurs qui emploient de grandes quantités de « capital variable » et des quantités relativement petites de « capital constant ». Mais Marx affirme qu'« une différence dans le taux moyen de bénéfice n'existe pas dans la réalité ». Le volume III propose donc une théorie nouvelle destinée à expliquer les « prix de production » qui s'écartent de la « véritable » valeur des marchandises, mais qui sont néanmoins « déterminés » par elle ! C'est ce passage de la valeur aux prix de production – appelé problème de la transformation – que Marx présente par un exemple arithmétique peu convaincant, comme l'est l'explication littéraire suivante :

> « Ce que la concurrence *ne montre pas*, c'est la détermination de la valeur qui domine le mouvement de la production, ce sont les valeurs qui se dissimulent derrière les prix de production et, en dernière instance, les déterminent. Par contre, la concurrence montre : 1° les profits moyens sont indépendants de la composition organique du capital dans les diverses sphères de la production ; 2° la hausse et la baisse des prix de production consécutives à une modification du salaire phénomène qui, de prime abord, est en complète contradiction avec le rapport de valeur des marchandises ; 3° les fluctuations des prix de marché ramenant le prix de marché moyen des marchandises dans une période donnée, non pas à la *valeur* de marché, mais plutôt à un prix de production de marché qui diffère sensiblement de cette valeur. Tous ces phénomènes *semblent* contredire aussi bien la détermination de la valeur par le temps de travail que la nature de la plus-value consistant en surtravail non payé. *Donc dans la concurrence tout apparaît à l'envers*. » [32]

Le « paradoxe » de la transformation de la valeur en prix s'explique ainsi : bien que la plus-value du capitaliste soit d'autant moins importante que la « composition

bb.pages.article.menu.tree

« composition organique du capital », d'autant plus qu'il ne sait pas ce qu'est la plus-value et que c'est le taux de profit qui l'intéresse ! On note que Marx s'écarte largement de la formulation initiale de la théorie de la valeur d'échange fondée sur le « temps de travail socialement nécessaire » pour arriver à une théorie des « prix de production » dont les écarts par rapport aux valeurs s'expliquent par les différences de « compositions organiques du capital ». Mais ce n'est pas grave, puisque la valeur-travail est un *a priori* théorique et que la plus-value n'est pas observable, ni donc mesurable. L'important est de croire.

La « baisse tendancielle du taux de profit »

L'application mécanique de la théorie de la valeur-travail à la situation créée par une mécanisation croissante conduit tout naturellement Marx à affirmer que le taux de profit ne peut que baisser :

> « L'accroissement progressif du capital constant par rapport au capital variable a nécessairement pour résultat *une baisse graduelle du taux de profit général,* le taux de la plus-value ou encore le degré d'exploitation du travail restant les mêmes. » [33]

Marx ajoute, en faisant le malin, qu'il est donc le premier à avoir résolu le « mystère » de la baisse du taux de profit :

> « Quelque simple que paraisse cette loi, aucun économiste n'a cependant réussi jusqu'ici à la découvrir. Constatant le phénomène, les économistes se sont torturé l'esprit pour aboutir à des essais d'explication contradictoires. Étant donné l'importance de cette loi pour la production capitaliste, on peut dire que c'est le mystère dont la solution préoccupe toute l'économie depuis Adam Smith. » !

Marx énumère ensuite les raisons qui peuvent contrecarrer cette « loi », une proposition « hégélienne » qui permet aux marxistes de se livrer au jeu qui consiste

bb.pages.article.menu.tree

> « À considérer l'énorme développement de la productivité du travail social ; à considérer l'énorme masse de capital fixe qui, outre les machines proprement dites, entre dans l'ensemble du procès social de production, la difficulté qui a, jusqu'ici, occupé les économistes, "comment expliquer la baisse du taux de profit", cède la place à la question inverse : comment expliquer que cette baisse n'ait pas été plus importante ou plus rapide ?
> Parmi ces causes, les plus générales sont les suivantes :
> 1. Augmentation du degré d'exploitation du travail.
> 2. Réduction du salaire au-dessous de sa valeur.
> 3. Baisse de prix des éléments du capital constant.
> 4. La surpopulation relative.
> 5. Le commerce extérieur.
> 6. Augmentation du capital par actions.
> On voit ici que les mêmes causes qui engendrent la tendance à la baisse du taux de profit modèrent également la réalisation de cette tendance. » [34]

Marx invoque ensuite le phénomène de l'exploitation coloniale comme facteur susceptible de contrecarrer la « loi » :

> « Quant aux capitaux investis dans les colonies, etc., ils sont d'autre part en mesure de rendre des taux de profit plus élevés parce qu'en raison du moindre développement le taux de profit y est d'une façon générale plus élevé et plus élevée aussi, grâce à l'emploi d'esclaves, de coolies, etc., l'exploitation du travail. » [35]

La théorie de « l'impérialisme » que Lénine développe à partir des écrits du socialiste anglais Hobson, et de deux marxistes, Hilferding et Luxemburg, reprend et généralise le raisonnement de Marx. Dans *L'impérialisme, stade suprême du capitalisme* (1917), Lénine écrit :

> « Dans les pays arriérés, les profits sont habituellement élevés, car le capital y est

bb.pages.article.menu.tree

> conditions nécessaires au développement industriel y ont été créées. La nécessité de l'exportation de capital s'explique par le fait que, dans quelques pays, le capitalisme a dépassé le stade de la maturité et (en raison du retard de l'agriculture et de la pauvreté des masses), le capital ne peut trouver à s'investir profitablement. »

Les explications marxistes des crises

On ne trouve pas à proprement parler de théorie des crises chez Marx, mais il y a au moins trois niveaux d'explication de « la crise ».

La tendance du taux de profit à baisser est l'explication déjà évoquée à laquelle Marx consacre le plus d'attention. Il y ajoute l'idée d'une disproportion entre la production de moyens de production et la production de biens de consommation, dans un « schéma de la reproduction élargie » dont il reconnaît que l'inspiration est le *Tableau économique* de Quesnay. Il s'appuie plus fréquemment sur une explication par la « sous-consommation » qui met l'accent sur l'écart croissant entre la capacité de production du capitalisme et la capacité d'achat des prolétaires :

> « Par rapport à la population, l'énorme force productive, qui se développe dans le cadre du mode de production capitaliste, et l'accroissement des valeurs-capital, même s'il n'a pas lieu dans la même proportion, qui augmentent bien plus vite que la population, entrent en contradiction avec la base au profit de laquelle s'exerce cette énorme force productive et qui, relativement à l'accroissement de richesse, s'amenuise de plus en plus, et avec les conditions de mise en valeur de ce capital qui s'enfle sans cesse. D'où les crises. » [36]

Dans le langage hégélien de Marx, il s'agit d'une contradiction entre les forces productives et la paupérisation croissante du prolétariat :

> « La raison ultime de toute véritable crise demeure toujours la pauvreté et la limitation de la consommation des masses, en face de la tendance de la

bb.pages.article.menu.tree

La crise permet de clarifier l'antagonisme de classe entre ceux qui possèdent encore les moyens de production et ceux qui ne possèdent que leur « force de travail ». Elle rend plus aiguë la lutte des classes en prolétarisant les petits fermiers, les petits propriétaires, les travailleurs spécialistes. Lorsque la véritable conscience de classe est réalisée et que la misère des travailleurs est devenue intolérable, le prolétariat se révolte et les « expropriateurs sont expropriés ». Voilà, pour l'essentiel, le contenu du *Capital*, un « manuel dépassé dont je sais que non seulement il est scientifiquement erroné, mais en plus sans aucun intérêt pour le monde moderne », comme disait Keynes. Il est amusant de rappeler que la première édition américaine en 1890 est très rapidement épuisée, malgré son tirage de 5 000 exemplaires, parce le livre est présenté à New York comme une méthode pour faire de l'argent, accumuler du capital !

Marx et Engels et l'Association internationale des travailleurs

Une des raisons pour lesquelles Marx est si lent à publier le premier volume du *Capital* est qu'il continue son activité de journaliste, cette fois comme correspondant européen du *New York Tribune*, le premier quotidien mondial de l'époque par son tirage (environ 200 000 exemplaires) qui a été créé par d'anciens membres d'une commune fouriériste. Entre 1852 et 1862, le journal américain publie 487 articles de Marx, dont 125 ont été rédigés par Engels avant que Marx maîtrise suffisamment la langue anglaise !

L'autre raison de la lenteur de la parution du *Capital* est que Marx consacre une partie significative de son temps et de son énergie à l'*Association internationale des travailleurs* – appelée ultérieurement Première Internationale. Il devient membre – profession architecte – du Conseil Général, il écrit les statuts, et c'est chez lui que se réunit le sous-comité qui détient le pouvoir. Marx est particulièrement actif pour préparer les congrès annuels et pour écarter les dissidents. À la suite de l'écrasement de la « Commune de Paris » en mai 1871, Marx rédige un texte, *La*

bb.pages.article.menu.tree

La conclusion que Marx propose à ses lecteurs est que le prolétariat ne peut pas se contenter de s'emparer de la machine d'État pour la faire fonctionner à son profit : il doit la détruire de fond en comble : « La lutte reprendra sans cesse, avec une ampleur toujours croissante, et il ne peut y avoir de doute quant au vainqueur final – le petit nombre des accapareurs, ou l'immense majorité travailleuse. Et la classe ouvrière française n'est que l'avant-garde du prolétariat moderne. »

Les délégués anglais, effrayés par ce discours, démissionnent alors de l'Association. Le texte de Marx fait grand bruit, et Karl Marx acquiert pour la première fois une certaine renommée, y compris au sein du mouvement ouvrier. À la conférence de La Haye, en 1872, Marx et Engels réussissent à expulser le leader anarchiste Mikhail Bakounine qui avait déclaré : « Le soi-disant État du peuple ne sera rien d'autre que l'administration parfaitement despotique de la masse du peuple par une aristocratie nouvelle et peu nombreuse de gens instruits ou supposés l'être. »

Pour éviter toute nouvelle contestation interne, Engels propose alors de transférer le siège londonien de l'association à New York, ce qui signifie à terme la disparition de l'Internationale, compte tenu des difficultés de communication. L'Internationale est officiellement dissoute en 1876.

Le « socialisme scientifique » est popularisé par Engels

En 1878, Engels publie un ouvrage intitulé *Anti-Dühring*. Dühring est un professeur de philosophie dont les idées nationalistes et anti-marxistes commencent à séduire les dirigeants du parti ouvrier socialiste *Sozialistische Arbeiterpartei*, et Engels souhaite le discréditer. La dernière partie de l'*Anti-Dühring* contient trois chapitres qui résument les idées de base du « socialisme scientifique ». Paul Lafargue, le gendre de Marx, se charge de traduire ces trois chapitres qui sont publiés dans une brochure de 45 pages sous le titre *Socialisme utopique et Socialisme scientifique*. C'est cette brochure qui fait largement découvrir les principes marxistes aux adhérents des partis socialistes.

bb.pages.article.menu.tree

> « Certes, le socialisme antérieur critiquait le mode de production capitaliste existant et ses conséquences, mais il ne pouvait pas l'expliquer, ni par conséquent en venir à bout ; il ne pouvait que le rejeter purement et simplement comme mauvais. Plus il s'emportait avec violence contre l'exploitation de la classe ouvrière qui en est inséparable, moins il était en mesure d'indiquer avec netteté en quoi consiste cette exploitation et quelle en est la source. Or le problème était, d'une part, de représenter ce mode de production capitaliste dans sa connexion historique et sa nécessité pour une période déterminée de l'histoire, avec par conséquent, la nécessité de sa chute, d'autre part, de mettre à nu aussi son caractère interne encore caché. C'est ce que fit la découverte de la *plus-value*. Il fut prouvé que l'appropriation de travail non payé est la forme fondamentale du mode de production capitaliste et de l'exploitation de l'ouvrier qui en résulte ; que même lorsque le capitalisme paie la force de travail de son ouvrier à la pleine valeur qu'elle a sur le marché en tant que marchandise, il en tire pourtant plus de valeur qu'il n'en a payée pour elle ; et que cette plus-value constitue, en dernière analyse, la somme de valeur d'où provient la masse de capital sans cesse croissante accumulée entre les mains des classes possédantes. La marche de la production capitaliste, aussi bien que de la production de capital, se trouvait expliquée. Ces deux grandes découvertes : la conception matérialiste de l'histoire et la révélation du mystère de la production capitaliste au moyen de la plus-value, nous les devons à *Marx*. C'est grâce à elles que le socialisme est devenu une science, qu'il s'agit maintenant d'élaborer dans tous ses détails et ses connexions. »

Puis Engels retrace l'interprétation marxiste de l'histoire dont les grands traits sont selon lui :

> « La *Société médiévale* cède la place à la *Révolution capitaliste* qui est caractérisée par l'*Opposition du prolétariat et de la bourgeoisie*, par la *Contradiction de l'organisation sociale dans chaque fabrique et de l'anarchie*

bb.pages.article.menu.tree

Comme on le sait déjà, l'histoire, dans sa conception matérialiste, se termine nécessairement par la disparition du mode de production capitaliste :

> « *Révolution prolétarienne*. Résolution des contradictions : le prolétariat s'empare du pouvoir public et, en vertu de ce pouvoir, transforme les moyens de production sociaux qui échappent des mains de la bourgeoisie en propriété publique. Par cet acte, il libère les moyens de production de leur qualité antérieure de capital et donne à leur caractère social pleine liberté de s'imposer. Une production sociale suivant un plan arrêté à l'avance est désormais possible. Le développement de la production fait de l'existence ultérieure de classes sociales différentes un anachronisme. Dans la mesure où l'anarchie de la production sociale disparaît, l'autorité politique de l'État entre en sommeil. Les hommes, enfin maîtres de leur propre socialisation, deviennent aussi par là même, maîtres de la nature, maîtres d'eux-mêmes, libres. Accomplir cet acte libérateur du monde, voilà la mission historique du prolétariat moderne. En approfondir les conditions historiques et par là, la nature même, et ainsi donner à la classe qui a mission d'agir, classe aujourd'hui opprimée, la conscience des conditions et de la nature de sa propre action, voilà la tâche du socialisme scientifique, expression théorique du mouvement prolétarien. »

Les leaders socialistes européens des années 1880 (Karl Kaustky, Eduard Bernstein, Jules Guesde) découvrent et apprennent le marxisme dans l'*Anti-Dühring* ou dans la brochure de Lafargue. La carrière politique internationale d'Engels commence. Lorsqu'en 1889, les représentants des formations et partis socialistes de 19 pays se réunissent à Paris dans un congrès international ouvrier, Engels est élu Président d'honneur. Lorsque les délégués de la Deuxième internationale se réunissent à Zurich en 1893, le « clou » est l'allocation de clôture prononcée par Engels :

> « On avait vu Engels, les jours précédents, au cours d'une partie champêtre, sur les bords du lac, dans la prodigieuse verdeur de ses soixante-quinze ans, sauter, comme un jeune homme, les barrières qui séparaient les pâtures, entouré

bb.pages.article.menu.tree

> seconde ; c'était le socialisme, à la fois démocratique et révolutionnaire, qui se dressait devant nous, incarné dans le dernier des survivants glorieux de l'époque héroïque ! »

Les marxistes entre réforme et révolution

Derrière le triomphe médiatique d'Engels, se profile la division inévitable au sein du courant marxiste. La raison est toute simple : malgré les lois d'exception adoptées contre lui en 1878, le parti social-démocrate allemand *Sozialdemokratische Partei Deutschlands* compte déjà plusieurs dizaines de députés au Reichstag et la question se pose de choisir entre la réforme et la révolution. En 1898, Eduard Bernstein, le leader des marxistes « révisionnistes » publie *Die Voraussetzungen des Sozialismus und die Aufgaben der Sozialdemokratie* [38]. Les réponses à ce plaidoyer en faveur de l'action parlementaire ne se font pas attendre.

Dans *Réforme sociale ou révolution ?* (1900), Rosa Luxemburg rappelle que l'objectif des marxistes est de renverser l'ordre capitaliste :

> « Quiconque se prononce en faveur de la voie des réformes légales, au lieu et à l'encontre de la conquête du pouvoir politique et de la révolution sociale, ne choisit pas en réalité une voie plus tranquille, plus sûre et plus lente, conduisant au même but, mais un but différent, à savoir, au lieu de l'instauration d'une société nouvelle, des modifications purement superficielles de l'ancienne société (…) non pas la suppression du salariat, mais le dosage en plus ou en moins de l'exploitation. »

Dans *Que faire ?* (1902), Lénine explique que le parti de la classe ouvrière ne doit pas être une formation politique normale mais un groupe de révolutionnaires professionnels :

> « Par "têtes intelligentes", en matière d'organisation, il faut entendre

bb.pages.article.menu.tree

> est la masse entraînée spontanément dans la lutte, formant la base du mouvement et y participant et plus impérieuse est la nécessité d'avoir une telle organisation, plus cette organisation doit être solide (sinon, il sera plus facile aux démagogues d'entraîner les couches arriérées de la masse) ; qu'une telle organisation doit se composer principalement d'hommes ayant pour profession l'activité révolutionnaire ; que, dans un pays autocratique, plus *nous restreindrons* l'effectif de cette organisation au point de n'y accepter que des révolutionnaires professionnels ayant fait l'apprentissage de la lutte contre la police politique, plus il sera difficile de "se saisir" d'une telle organisation. »

Que faut-il retenir de l'influence du marxisme ?

Quelles ont été les raisons de l'attrait durable du marxisme ? Sûrement pas ses idées économiques qui représentent le dernier soupir des « socialistes ricardiens » par l'adhésion inflexible aux théories « classiques » de la valeur-travail et de la répartition. La théorie économique marxiste est démodée avant même la publication des deuxième et troisième volumes du *Capital*. Engels dans la préface du Livre III du *Capital* (1894) fait incidemment référence à « la théorie de Jevons et Menger de la valeur d'usage et des profits marginaux et Marx a depuis longtemps arrêté de travailler au *British Museum* lorsque Stanley Jevons publie *Theory of Political Economy* en 1874.

Les événements n'ont certainement pas vérifié la théorie marxiste de l'histoire. La « révolution prolétarienne » – la prise de pouvoir par une minorité – ne s'est produite que dans des pays les moins propres à en être le théâtre. Les critères marxistes prédisaient, on l'a vu, que le mode de production capitaliste devait disparaître lorsque « la socialisation du travail et la centralisation de ses ressorts matériels arrivent à un point où elles ne peuvent plus tenir dans leur enveloppe capitaliste ». Le « socialisme réel » ne s'est exporté qu'à la faveur de la guerre. Aucun pays capitaliste développé n'a connu (jusqu'à présent !) une telle évolution historique. La misère des masses n'a pas augmenté ni absolument, ni relativement

bb.pages.article.menu.tree

Les raisons qui expliquent l'influence persistante du marxisme sont plus à rechercher dans le côté messianique du discours. Marx fait appel aux émotions dans sa description des misères des classes laborieuses. Il fait également appel aux espoirs de tous ceux qui rêvent d'un paradis ici bas. Le peu de lignes que Marx consacre à évoquer la future société socialiste insiste sur le fait que les hommes seront meilleurs, que les gouvernements dépériront et que les êtres humains arriveront enfin à mener une vie pleinement humaine.

Le marxisme a joué le rôle d'une véritable religion, avec ses dogmes, ses hérésies, son Inquisition, mais à la différence d'une religion qui promet le salut dans l'au-delà, une religion séculière qui promet de faire le bonheur de l'humanité sur la terre et qui échoue de façon aussi tragique ne peut que s'écrouler.

Date de mise en ligne : 09/03/2016
https://doi-org.gorgone.univ-toulouse.fr/10.3917/arco.henr.2009.01.0123

Domaines

Sciences Humaines et Sociales

Sciences, Techniques et Médecine

Droit et Administration

.INFO

Raccourcis

Revues

Domaines

Sciences Humaines et

bb.pages.article.menu.tree

diversité des acteurs de l'écosystème du savoir.

Cairn.info

Connexion
Cairn Pro
À propos
Contact
Aide

Langues

Français
English
Español

Avec le soutien de

Retrouvez Cairn.info sur

Conditions d'utilisation | Conditions de vente | Politique de confidentialité | Gestion des cookies | Accessibilité : partiellement conforme

Accès institutions

Université de Toulouse - 193.50.45.221

bb.pages.article.menu.tree